

Ce que les Pieds-Noirs

EVENEMENT

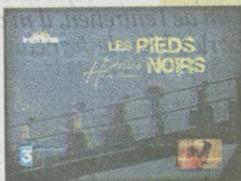
Dans un documentaire poignant, diffusé en avant-première à la Criée, les rapatriés d'Algérie reviennent enfin sur la façon dont la France et Marseille les ont accueillis. Une blessure toujours ouverte.

Ils parlent, enfin. Et, malgré les larmes qui remontent forcément, semblent heureux de pouvoir partager ce qu'ils ont porté sur le cœur pendant plus de quarante ans. En trois épisodes de 52 minutes, *Histoires d'une blessure*, documentaire au long cours qui sera diffusé en janvier 2007 sur France 3, réussit là où personne ne s'était vraiment aventuré. Donner la parole aux Pieds-Noirs, les faire raconter leur parcours familial, leur vie en Algérie et, bien sûr, cet exil en forme de déchirure qui, un jour de 1962, les a laissés sur la terre de la "mère patrie", "déracinés", "humiliés", "honteux"... Et pour la plupart, muets sur cette histoire, même avec leur cercle familial le plus intime.

En interviewant plus de soixante personnes dans toute la France, le journaliste Gilles Perez et l'équipe marseillaise de la société de production Treize au Sud, ont su faire remonter à la surface des souvenirs joyeux, des épisodes enfouis et, pour le dernier volet, des destins qui laissent un sale goût d'amertume. Car si la saga s'ouvre sur un doux parfum de paradis perdu, les deux chapitres finaux racontent, vu par les yeux du "petit peuple" des rapatriés, le drame pied-noir. Les massacres du 5 juillet 1962 à Oran, notamment, y sont montrés de façon inédite, par des documents amateurs ou des images exhumées des archives de la Gaumont. Et Marseille, porte d'entrée en métropole de la majeure partie de ce million de rapatriés, n'y joue pas un rôle très enviable. ■

Gilles Rof

Sur France 3 en janvier



Signé du journaliste marseillais Gilles Perez, ancien grand reporter à Radio France Internationale, *Histoires d'une Blessure* sera diffusé en trois parties, les samedis 13, 20 et 27 janvier sur France 3 Méditerranée, à 16h20. France 3 nationale le programmera, pour sa part, fin mars. Ce lundi 18

décembre, une double avant-première se tient à la Criée. La séance de 19 heures est complète. Il reste encore des invitations pour celle de 15 heures.

Réervations 04 91 09 14 23



PHOTOS RICHARD COLINET

"Les dockers fracassaient nos caisses de meubles"

Antoine Orsero a quitté Oran, sa ville natale, le 5 juillet 1962. "Le jour du massacre, glisse ce solide papy de 68 ans qui vit aujourd'hui entre Saint-Julien et Saint-Barnabé. Sur le port, on entendait la fusillade en ville. Le Kairouan a chargé le double ou le triple de sa capacité. Tout le monde voulait monter." Débarqué à Port-Vendres, il s'installera un temps à Vauvert, avec toute sa famille. "Marseille, j'y suis allé d'abord avec mon père pour récupérer le cadre en bois qui contenait quelques meubles... Miraculeusement, il était intact. Toutes les autres caisses avaient été soit cassées, soit "mouillées". A l'époque, les communistes étaient pour l'indépendance de l'Algérie et les dockers nous voyaient tous comme des co-

lons. Ils lâchaient les cadres de haut ou les trempaient dans la mer avant de les poser sur le dock..." Début 1963, il s'installe rue Sainte, avec toute sa famille. Defferre a pourtant demandé qu'on expédie les Pieds-Noirs ailleurs qu'à Marseille... Et le racisme n'est pas loin. "Il a fallu faire des agences et des agences avant de trouver un appartement. Personne ne voulait de nous". Une anecdote l'étouffe encore de rage : "Avenue Pasteur, ma mère et ma tante ont été accusées par une boulangère de lui voler des gâteaux... Ma mère!". Quarante ans après, Antoine Orsero dit ne pas prendre la parole en public : "A cause de mon accent. Ça devrait être oublié, hein, mais j'ai tellement subi le regard des autres". ■